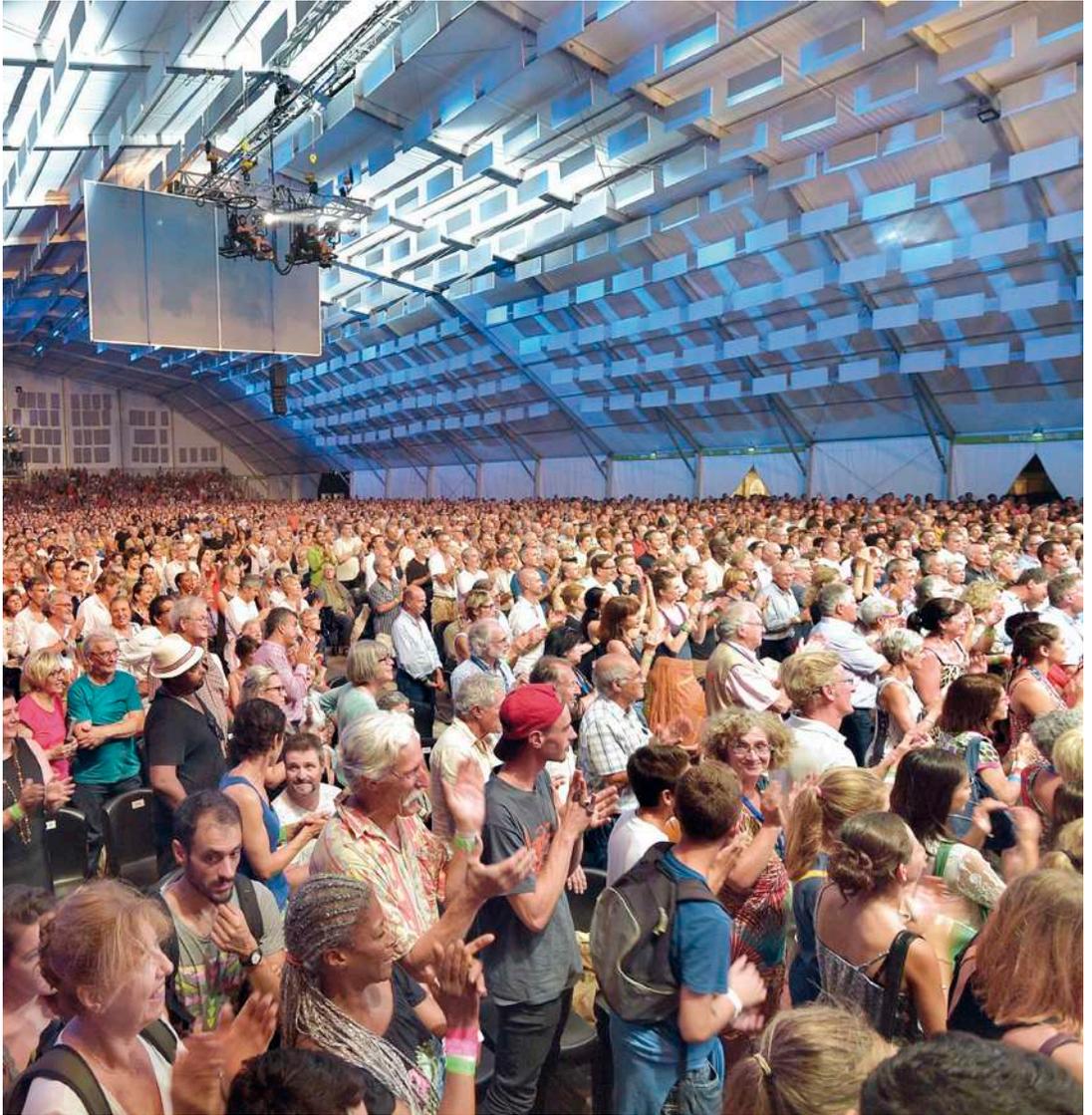


JAZZ in MARCAC SINCE 1978



MARCIAC 2015 | SOUVENIRS



Textes // Chazz Belmonte
Photographies // Francis Vernhet, Isabelle Labat-Castaing
Conception graphique // Sébastien Gravouil, Arkade

“ LA VIE SANS MUSIQUE
EST TOUT SIMPLEMENT UNE ERREUR,
UNE FATIGUE, UN EXIL ”

Friedrich Nietzsche



2015



Dans les pubs londoniens autour de King's Road, on voyait à l'époque de la minijupe fleurir à côté du distributeur de cigarettes des déclarations d'amour furtivement gravées à côté de cœurs approximatifs ; elles voisinaient avec l'interjection coutumière de ceux qui, non contents de laisser une trace souvent indélébile, considéraient cette preuve comme un gage de notoriété. « *I was here !* » signé Pierre, Paul ou Jacques.

Novembre 2015. On imagine mal de pareils tags sur les murs entretenus de la bastide de Marciac. Mais tout de même, qui n'a jamais eu l'envie de proclamer à autrui sa présence lors d'un événement qui a marqué nos vies ? Qui n'a eu l'occasion de briller face à des convives un peu blasés : « ... moi, j'y étais ! »

La dernière édition de Jazz in Marciac justifie pareille coquetterie : en effet, par une sorte de miracle résultant du travail d'une armée de bénévoles, d'une organisation à la souple autorité et d'un goût sûr quant au programme, tout le monde s'accorde à dire qu'« il fallait y être ». Il ne s'agit pas de détailler les mérites de tel groupe ou le caractère exceptionnel de tel concert, considérations laissées à la sagacité des critiques. Mais en mettant de côté le tamis à travers lequel notre jugement élit son palmarès personnel, tout valait d'être écouté. Chacun à sa manière... car s'il est un endroit où prévaut la liberté de choisir « son » jazz et sa façon de l'écouter, c'est sans doute Marciac. Contrairement à ce qui se produit souvent sous d'autres latitudes, personne ne vous oblige à faire la fête ni à vous transformer en Torquemada de la science jazzique : si les grandes messes rassemblant quelques 6.000 adeptes sous le chapiteau vous font peur, ils vous est loisible de vous lover dans l'un des fauteuils de L'Astrada pour découvrir à portée d'oreille des artistes qui n'ont rien à envier à ceux dont la notoriété est faite. Si vous avez besoin d'une période d'acclimatation et que le jazz se conçoit pour vous comme une expérience à vivre sans regarder votre montre, un verre à la main, sans bourse délier, alors le festival Bis est fait pour vous, même si la transformation spectaculaire de ce petit village en nombril bienveillant du jazz peut sembler à certains trop éloignée d'une doxa rigoriste. À Marciac, on ne cherche ni à exclure, ni à embrigader : chacun mène sa vie selon son petit swing personnel.

Mais une fois le décor planté, quand la multitude se met en marche pour choisir son sanctuaire et y découvrir sa capacité à s'émouvoir, quelle mémoire garantira que ces bons moments n'ont pas été le fruit d'une imagination exacerbée, d'une impression trompeuse, d'une convivialité exaltée qui nous rendrait ce rêve trop complaisant ?

Comme en témoigne l'éphéméride illustré que vous avez entre les mains, vous n'aurez pas le loisir de méditer trop longtemps sur cette question. Même les plus grands jazzmen ont fermé la bonne oreille sur une fausse note ou un accord raté. Ça n'a pas empêché leur solo d'avoir du génie, ne fût-ce que quelques secondes.

Vous y étiez ? Tant mieux. Vous n'y étiez pas ? Vous pourrez vous rattraper l'année prochaine.

Chazz Belmonte





THE KENNY GARRETT QUINTET

En jazz, le sax alto est généralement l'instrument des joliessees ouatées ou des plaies ouvertes. Kenny Garrett n'incarne ni les premières, ni les secondes : il se contente -mais c'est déjà beaucoup- d'être un musicien au discours intense et dont la virtuosité ne sert que l'intention musicale, fût-elle de célébrer quelques notes muées en ritournelle. Avec son groupe, où le percussionniste Rudy Bird apporte un exotisme groovy, il a démontré une fois de plus que les « anciens » de Miles Davis en avaient toujours sous l'accélérateur...



JOSHUA REDMAN & THE BAD PLUS

Il s'en est toujours fallu de peu que Joshua Redman ne franchisse le Rubicon pour devenir un enfant terrible du saxophone ; on n'ose dire « Bad Boy », l'expression étant d'ores et déjà réservée pour qualifier les « Bad Plus », trio qui a porté un coup fatal à la bienséance en jazz. La rencontre du premier avec les derniers a tenu ses promesses nitro-glycériennes...



ALFREDO RODRIGUEZ TRIO

Sur ses vieux jours, Quincy Jones aime dénicher les nouveaux talents. Il est allé chercher ce jeune pianiste à Cuba, île qui en possède à profusion. Pourtant, Alfredo Rodriguez n'est pas qu'un pianiste doué. À Marciac, il a prouvé qu'on pouvait être à la fois, un spécialiste de la *clave* et une plume digne des oreilles pointues du chapiteau. Ce n'est pas parce qu'on remue son séant qu'on oublie l'art d'agencer une belle mélodie !





ORQUESTA BUENA VISTA SOCIAL CLUB

Que reste-t'il de leurs amours, à ces visages ridés, survivants de ce Social Club dont le monde entier connaît au moins l'origine ? Mais tout, justement ! Omara Portuondo n'a pas davantage l'âge de ses artères que le trombone Jesus Aguaje Ramos et leur longévité à la scène tient au fait qu'ils sont aiguillonnés par la jeune génération qui les accompagne. Dans le Gers, ils sont chez eux et c'est comme si le *filin* et les *boleros* trouvaient leur écho naturel dans le tintement des verres au moment où l'on célèbre l'ouverture d'un Armagnac millésimé.





CHICK COREA

En écoutant ses étourdissantes improvisations et son toucher de cristal, Chick Corea réinvente à chaque mesure une approche engagée du piano moderne.

Il y a toujours chez lui le don de la formule à la fois espiègle et lyrique. Ses lointaines origines siciliennes l'auraient de toute façon empêché d'inventer le mouton à cinq pattes que d'autres se chargent de faire bêler à sa place ! En solo, les 88 notes de son grand queue frétilent d'avance : arpèges raccourcis, gammes pentatoniques et fulgurantes mélodiques font de lui l'un des dix plus grands pianistes de jazz vivants. Tellement lyrique, parfois, que le public lui rend la politesse en poussant la voix...

STANLEY CLARKE BAND

Quelle ironie que l'un des plus grands bassistes des 40 dernières années avoue ne quasiment jamais travailler son instrument (ce qui n'est pas le cas de la contrebasse où il excelle, mais ça n'est pas venu tout seul !). Stanley Clarke a conservé son *slap* énergivore, son groove et sa virtuosité qui rendent chaises et fauteuils inutiles lors de ses concerts : tout le monde se lève pour lui et, il faut le reconnaître, pour les jeunes musiciens qui l'accompagnent (le claviériste Beka Gochiashvili, stupéfiant improvisateur...) Stanley prouve qu'on peut faire danser tout en conquérant les esprits !



LAURENT COULONDRE TRIO

Secouez le prunier, et des dizaines de jeunes pianistes tomberont à vos pieds, mûrs à souhait même si certains ont encore quelques nuances un peu vertes. Laurent Coulondre se situe dans la génération de l'après Brad Mehldau : il met un peu de pop et de groove dans son jazz mais garde l'œil dans le rétroviseur. Son trio est fait pour le long cours. Compositions malines, petites astuces entre amis, plaisir de la surprise qui va ravir son public. L'histoire et actualité réunies entre ses dix doigts impatientes. Talent reconnu, lauréat de nombreux concours, mais talent heureusement rétif aux réflexes trop conservateurs.

SHAI MAESTRO TRIO & FRIENDS

La passerelle entre Israël et les Etats-Unis ne connaît plus de répit, de sorte que ce pèlerinage vers le pays du jazz est devenu le marqueur d'une génération. Shai Maestro a eu beau façonner son piano dans l'ombre du contrebassiste Avishai Cohen, il est fait pour la lumière et les rencontres qui la rendent plus éblouissante : avec le guitariste Kurt Rosenwinkel, par exemple. Ou le trompettiste homonyme du contrebassiste précité. Des racines diluées dans un discours moderne, des timbres originaux, reconnaissables, des mélodies qui ne lâchent jamais la main du spectateur.



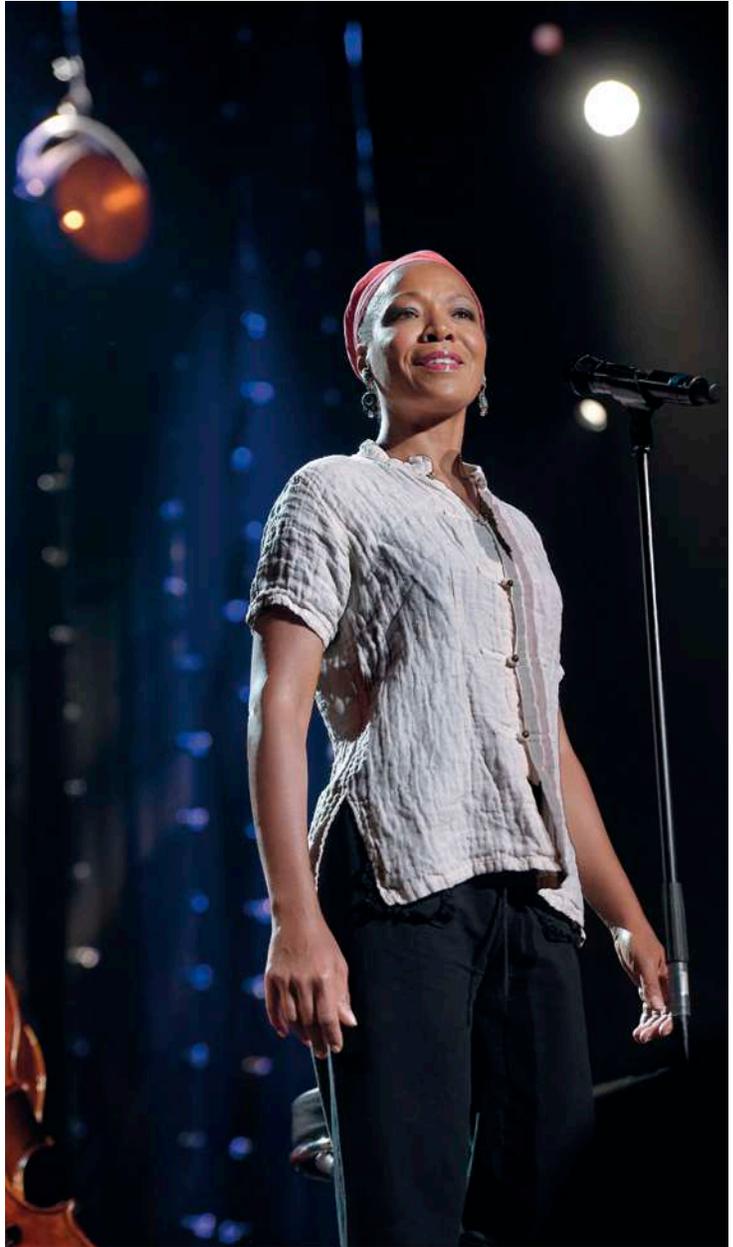
**PAOLO FRESU / OMAR SOSA /
TRILOK GURTU TRIO**

Il y a entre le trompettiste sarde et le pianiste cubain une complicité rare, qui les entraîne parfois vers l'exploration des sons numérisés : l'aventure qu'ils nous proposent est aussi inclassable qu'elle réjouit immédiatement nos oreilles. Pavillon au ciel, sourire et tenue immaculés dans le clavier, tous deux ont trouvé dans le percussionniste Trilok Gurtu un mage qui dispense ses élixirs rythmiques et cimente une à une les idées voyageuses de ces deux chercheurs d'or.



LISA SIMONE

On la croyait « fille de » mais le totem de Nina a porté ailleurs son ombre tutélaire. Ni ariettes imprégnées de classique, ni africanisme ourlé d'amertume, sa voix porte un autre message, actuel, vibrant, entre pop, jazz et folk revisitée. Un point commun avec maman : cette accessibilité directe à l'émotion qu'elle offre à son public. Pour cela il faut des musiciens à la hauteur, ce qui fut le cas à Marciac.





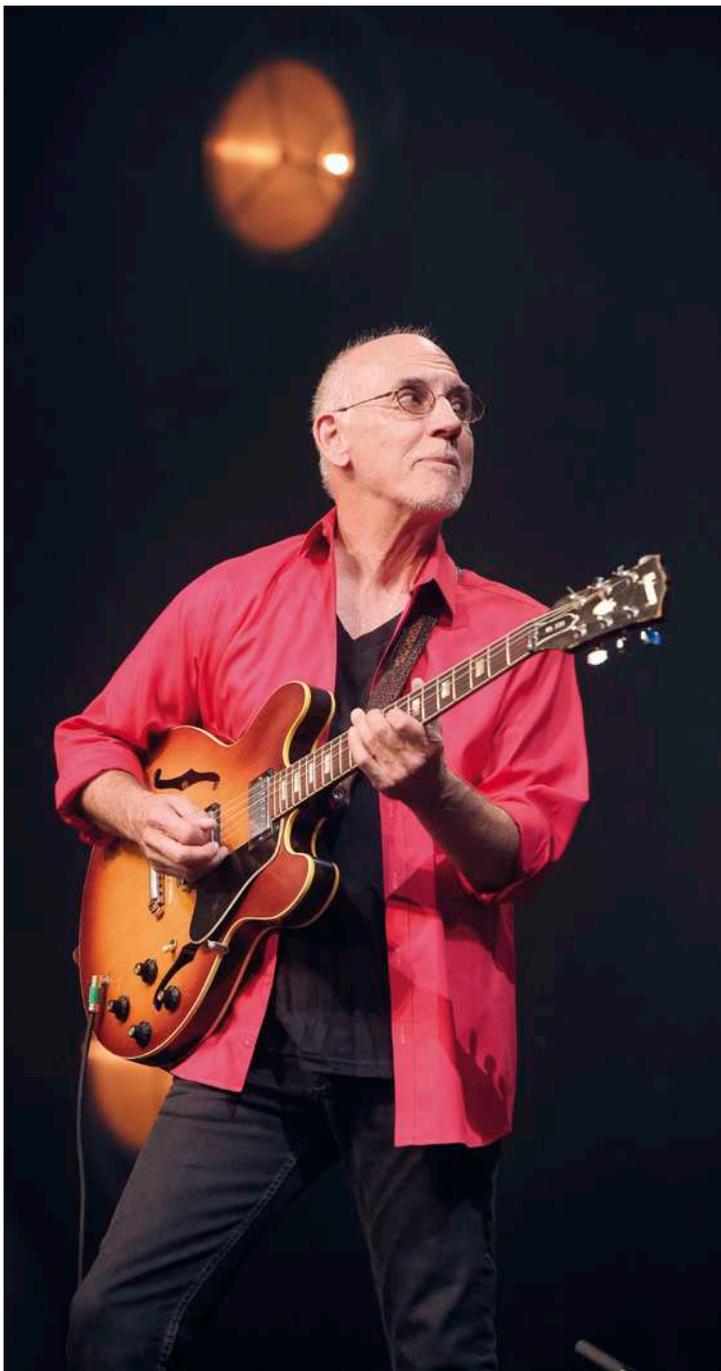
MELODY GARDOT

Son prénom interdit qu'on triche avec la vérité des notes. Est-ce pour ça que Melody se donne des airs ? La polémique s'est éteinte avec son dernier album : le mini-drame hollywoodien qu'elle cultive dans sa voix au tremblé suranné s'est mué en un *road trip* à travers l'Amérique de la soul et du R&B. Comme un Raymond Chandler qui aurait découvert une Amérique un peu plus à l'est de son éden.



LEE RITENOUR / DAVE GRUSIN

Le passé commercial de ces deux habitués des studios hollywoodiens a sonné le glas de leurs carrières de jazzmen en France. Voilà ce que vous diront quelques spécialistes auto-proclamés. Mais quitte à se faire caviarder, autant que ce soit sur les mêmes canapés que ceux qui accueillent habituellement le foie gras du Gers : l'occasion rêvée pour montrer au public de Marciac que Lee Ritenour a gardé tous ses réflexes de grand improvisateur et que Dave Grusin ne fait pas que dans le papier à fleurs. Il fallait être fou pour boudier son plaisir ...



LARRY CARLTON

Encore un « guitar hero » dont la notoriété est inséparable des années fusion où rock, jazz et grande variété internationale s'entendaient sur quelques talents incontestables. Croulant sous les Grammy Awards, adoué par Joni Mitchell, Barbra Streisand, tintinnabulant dans sa cote de maille avec les Jazz Crusaders, Larry Carlton n'avait plus rien à prouver ! Pourtant, en cette soirée du 1^{er} août 2015, le chapiteau tout entier approuvait ...

HAMILTON DE HOLANDA & DIOGO NOGUEIRA

Au moment où le jazz peut tout se permettre, il était presque attendu qu'une mandoline vienne égrener sa sérénade sur l'ancien fief des troubadours ! Par le miracle d'une technique très aboutie et d'un toucher superbe, les notes aigrettes de sa mini-guitare au corps circulaire sont entrées par la grande porte au royaume du jazz et de la bossa nova. « Rien de grave dans les aigus ! », avait vocalisé Christiane Legrand... Ce que semble confirmer son chanteur Diogo Nogueira.





CAETANO & GIL

Est-ce parce que Gilberto Gil a beaucoup affronté son public seul avec sa guitare qu'il souhaitait retrouver et partager des repères « compatriotiques » avec Caetano Veloso ? Peut-être. Mais la véritable raison de cette rencontre au sommet du Corcovado réside dans ce bonheur palpable qui les porte : tropicalisme, bossas modernes, joutes confraternelles sur quelques tubes dont on se demande s'ils n'ont pas été co-signés par ces deux voix baignées d'un soleil bleu, largement partagé avec le public de Marciac.



ROBERTO FONSECA

Tracer sa route dans l'afro-cubanisme contemporain réclame une bonne dose d'optimisme : les enfants de Fidel ont beau sortir de ses écoles de musique prêts à l'emploi, il y a tout de même des hiérarchies. La vérité de Roberto Fonseca est sous son chapeau, qu'il n'abandonne pour ainsi dire jamais : idées mélodiques claires, intelligence des timbres, et une voix à l'autorité sensuelle qu'éclaire un jeu de piano lumineux. Le chapiteau de Marciac, c'est le Tropicana resurgi au milieu du maïs. Roberto en a fait sa boîte à cigares !

CHUCHO VALDÉS

Même si le nom d'Irakere sent encore la peinture fraîche dans l'esprit des amateurs de latin jazz, il était déjà temps d'un hommage pour celui qui fut le pianiste de ce groupe d'ambassadeurs. Chucho, c'est une présence, une culture, un mixte de puissance et sensibilité qui sidère le public (et le piano qui n'en revient pas de ces paluches allant titiller l'octave impossible !). Un géant a promené ce soir-là son regard sur la multitude venue se blottir sous son ombre.



STÉPHANE KERECKI QUARTET

Quand la nouvelle vague des jeunes jazzmen français rend hommage aux musiques de la «nouvelle vague» cinématographique, c'est une nouvelle sève qui remonte dans les branches parfois dénudées, parfois luxuriantes des Duhamel, Legrand, Delerue... Autour de la contrebasse boisée de Stéphane Kerecki, où tout semble facile, on réinvente une musique qui n'a plus besoin d'images. Il faut dire qu'avec les contorsions extatiques d'Émile Parisien, auxquelles fait contrepoint le flegme de Guillaume de Chassy, la bande-son a repoussé jusqu'au bout le clap de fin.

LEYLA MCCALLA

Cocteau aurait pu dire « la voix humaine » en parlant du violoncelle. Cette artiste inclassable en pare le zézaïement d'une suavité vocale qui évoque la caraïbe et une sorte de folk teintée de blues. À moins qu'elle n'utilise cet instrument comme une guitare rythmique avant de passer au banjo, qui lui, ne peut mentir sur ses origines. Ainsi, on croit saisir Leyla McCalla dans le bayou alors qu'elle s'échappe par le delta du Mississippi. On la pressent en Haïti, elle cingle vers la Louisiane. À Marciac, les oiseaux de passage ont cage ouverte...





MARCUS MILLER

Ubiquiste, démesurément doué, au four, au moulin et les deux mains sur sa basse, Marcus Miller pourrait n'être qu'un de ces artisans à qui tout sourit sauf le génie. Mais il faut le voir sur scène pour apprécier à quel point, derrière chaque *slap* retentissant il y a la volonté farouche et bienveillante de tout donner dans sa musique, teintée depuis son dernier disque de couleurs africaines. Le public de Marciac le lui rend bien... et se risque, au moment du dernier rappel, à l'implorer par son prénom : « Marcus, t'en va pas si vite ! »

HOMMAGE À PACO DE LUCIA

AL DI MEOLA

Le tropisme flamenco qui caractérise Al Di Meola, guitariste de sang chaud, le prédisposait à rencontrer l'andalous Paco de Lucia. Au milieu des années 70, quelques phrases virtuoses à la guitare allaient leur faire parcourir le monde. Paradoxe chez lui : le choix consciencieux et invisible qu'il fait de ses notes alors que sa technique bien réelle semble parfois tout emporter sur son passage. La poésie et le lyrisme plus forts que l'esbroufe.





BEYOND THE MEMORY

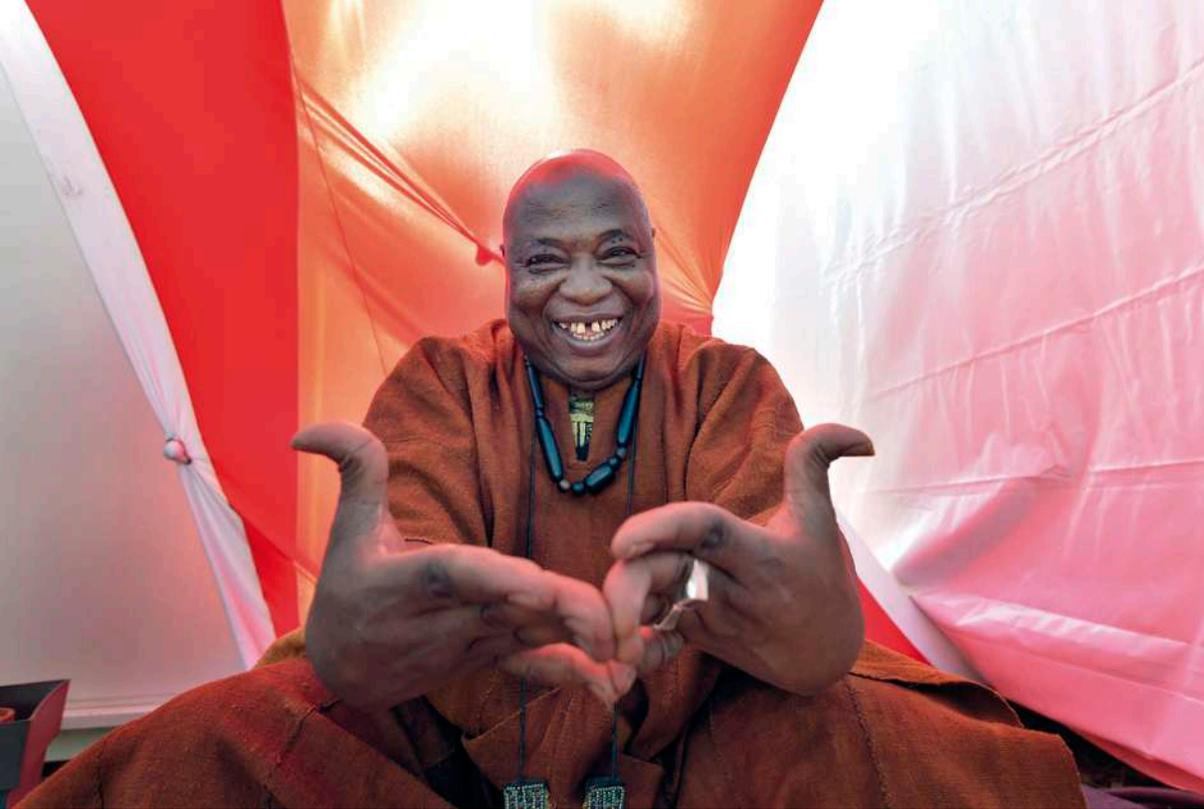
Paco de Lucía l'andalou aux doigts d'or s'en est allé mais la diaspora ibérique est venue témoigner : danses, *cantes*, *palmas*, *cajones*, hissés au niveau des plus grands improvisateurs du genre, flanqués de quelques gloires discrètes du jazz, celui qui sent son taurillon, comme le flûtiste Jorge Pardo et le bassiste Carles Benavent. Avec « Sketches of Spain », Miles Davis avait jeté un pont ; Paco et ses héritiers l'ont emprunté de nouveau. Avec leur blues teinté de fierté...



DHAFAER YOUSSEF

C'est peut être l'homme de la situation : loin d'une trahison, la passerelle qu'il a patiemment construite entre certaine tradition rigoriste apprise dans son enfance et le multiculturalisme à l'œuvre en Europe résonne comme un appel au calme. Quand les mélismes du muezzin rencontrent les harmoniques sombres du oud, et qu'un swing d'orient se dessine, les observateurs du jazz se gardent bien de froncer les oreilles : ils savent que si la musique ne peut pas tout, elle peut au moins rendre compte de ces petits miracles. Le public de Marcillac l'a compris. Il en a même redemandé.





LES AMBASSADEURS

Mali, pays de l'Afrique musicale en marche : telle pourrait être la devise de ce groupe incarnant un nouvel élan qui semble attirer les stars du monde entier. On foulera peut-être sa terre rouge comme on met, sous d'autres latitudes, ses pas dans l'empreinte au sol des gloires du cinéma ; avec Salif Keita et Cheik Tidiane Seck, on s'abreuve à l'une des sources du jazz, à la danse, à la pulsation première. Et même si l'on ne sait pas mettre de nom sur tel rythme, telle influence, telle transe, on sait qu'ils détiennent cette part de vérité que la fête marciaise se plaît à exalter...

JAN GARBAREK GROUP
featuring
TRILOK GURTU

L'ex-saxophoniste du quartette européen de Keith Jarrett n'en a jamais fini d'explorer l'horizon toujours dérobé de son folklore imaginaire. Chacune de ses notes est un hymne à la beauté. Beauté faussement statique où rites, rythmes et figures répétitives entraînent le spectateur vers un jazz métissé de New-Age (ce n'est pas un gros mot !). Avec Trilok Gurtu aux percussions, les glacis du saxophoniste prirent ce soir-là une couleur safran.





JASON MORAN / ROBERT GLASPER DUET

Dans ce mikado musical qu'est le duo de piano, on n'extrait pas une note ou un accord sans que la partie « adverse » n'en soit directement affectée. Les pianistes qui se risquent à tirer ces épingles de leur jeu commun sont alors contraints de jouer *autrement*, avec, comme corollaire, un sens de l'écoute affiné, une sensibilité d'antenne exacerbée. Jason et Robert connaissent leur histoire du jazz, le premier dans un respect parfois taquin de ses aînés, le second plus ancré dans le « post-Hancock » ouvert, rythmé, au groove oblique. Ce soir-là, on accueille une averse de notes qui ne nécessite aucun parapluie...

A NIGHT
IN NEW ORLEANS
**THE PRESERVATION HALL
JAZZ BAND**

À l'heure où les musées s'exportent et pratiquent le « hors les murs », le lieu sanctuaire de la Nouvelle Orléans allait-il trouver sa justification dans le programme bien vivant de Jazz in Marciac ? Ceux qui croyaient avoir pris leur billet pour les cires du Grévin n'en sont pas revenus : ce sont des jazzmen certes attachés aux origines de leur musique qui animèrent leurs improvisations collectives, mais bien dans le siècle, comme si s'était infiltrés dans leur voix ou leurs instruments des réflexes plus actuels (Rickie Monie au mélodica !). Une manière de dire que cette musique plus que centenaire soufflait ce soir-là un petit air d'éternité...



WYNTON MARSALIS SEPTET

Un quart de siècle après sa première visite au village, Wynton Marsalis sait que son rendez-vous annuel avec le chapiteau l'oblige. Tel un chef justifiant sa réputation par une spécialité au secret immuable, beaucoup repose sur les ingrédients et le tour de main. La permanence qu'il professe dans ses choix esthétiques (un néo-classicisme dont le sens du risque se cache dans les détails) n'entraîne aucun bâillement : l'équipe qu'il dirige est en soi un objet d'admiration et au moment du solo, le public redécouvre le sens profond de cette musique, sans patronage, sans mode d'emploi, sans explication de texte.



CARTE BLANCHE À ÉMILE PARIEN

Il faut le dire d'emblée : seul un jusqu'au-boutiste comme lui, chez qui transparaisent dans la gestuelle scénique les soubresauts de l'inspiration, pouvait réunir des personnalités aussi peu influençables que Michel Portal, Vincent Peirani ou Joachim Kühn. Un tel concert eût été improbable sous ce même chapiteau il y a une décennie. Mais le jazz de France, rétif à la mise en coupe réglée de sa frange aventuriste, a désormais marqué un territoire qu'on ne lui conteste plus. Sydney Bechet revisité, quelques compositions personnelles remises en question, beaucoup de moments magiques. Ce n'est pas du free jazz mais du jazz libre. Nuance.





ARCHIE SHEPP ATTICA BLUES BIG BAND

On fait mine de découvrir aujourd'hui que cet homme incarne un patrimoine. Pas de type consensuel, mais qui s'inscrit décidément dans une lutte (celle des droits civiques notamment). Archie Shepp porte donc un message que sa musique codifie comme les peintres expressionnistes codifiaient le leur par la violence de leurs à-plats, les scories de leurs cernes. Lorsqu'Archie Shepp joue le blues du souvenir (Attica, ses prisonniers révoltés et sa répression mortifère), flanqué de cette phalange multi-origines et cosmopolite, c'est vraiment la part engagée du jazz qui prend la parole. Un prêche dont la rugueuse générosité conquiert la terre laïque qui le reçoit.

MUSIC
FROM NEW ORLEANS
**NEW ORLEANS GROOVE
MASTERS**

Il était bon de revenir sur les clichés attribués à la musique de la Nouvelle Orléans, qui offre une palette expressive plus large que le style New Orleans, qualifié péjorativement de « vieux style ». Une histoire de la batterie et de la percussion illustrée en première partie de soirée par ces maîtres du groove, mot qui aurait dû prendre la marque du pluriel tant les rythmes, les métriques, les timbres et les accents propres à l'histoire de cette ville-berceau ont collé à sa diversité ethnique et sociologique. Herlin Riley, l'un des trois batteurs de la soirée crée la magie à partir d'un simple tambourin...





RAGS, STRIDE AND STOMPS

Toujours dans le cadre de cette « Night in New Orleans » sous la houlette de Wynton Marsalis -version d'élite- trois styles pianistiques qui ont fait l'histoire du jazz, incarnés par trois jazzmen -dont deux déjà capés : Aaron Diehl, accompagnateur favori de la chanteuse Cécile McLorin-Salvant et Sullivan Fortner, parangon d'élégance et de créativité, étoile montante du label Impulse! Et cet adolescent chevelu en baskets bleues ? On connaît désormais son nom : Joey Alexander, indonésien de 12 ans, qui a intégré en quelques années ce que d'autres mettent une vie à apprendre. Délicieux effroi de ceux qui assistent à cet essor incroyablement précoce...



DR. JOHN & THE NIGHT TRIPPERS

L'esprit réuni de la Nouvelle Orléans, non comme ville du jazz, mais comme ville de musiques compénétrées, c'est lui. Un septuagénaire à la voix légèrement ébrieuse, au jeu de piano passé à la pierre ponce, aux mélodies patinées par des décennies au centre et autour de l'indéfinissable blues multicolore sédimenté par le delta du Mississippi. Et le chapeau à plumes ? Une trace vestimentaire de son engagement dans un art total, une aigrette de carnaval, un je-ne-sais-quoi de dadaïste dans son extraordinaire présence à la scène...



GEORGE CLINTON

À Marciac, l'un des grands ordonnateurs du Funk (là, une majuscule s'impose) a laissé au hangar du psychédéisme le décorum extravagant auquel il nous avait habitués pour se concentrer principalement sur les riffs, les tourneries groove, les batteries et les voix. Et l'on se rend compte que ce papi pas encore rangé des semelles compensées donne un coup de vieux à toute une génération de rappers qui, ironie de l'époque, se plaint à le « sampler », chapardant ainsi l'ingrédient musical qui va leur assurer le succès. *We Want The Funk ?* Vous l'avez eu et, là, vous ne l'avez pas volé !



ROBIN McKELLE & THE FLYTONES

Fini les reprises du grand livre du jazz avec big band et hommages explicites aux divas du genre. Robin McKelle a découvert sa fibre profonde à Memphis, croisée de la culture populaire musicale américaine. Peau blanche, cheveux roux mais cœur noir et voix d'ébène, elle a subtilement moiré son tour de chant marciais en laissant traîner çà ou là une petite trace de jazz... mais le tremblement R&B de ses Flytones l'a exhortée à ne pas jouer au Petit Poucet : *I'm coming home, baby !* Tant pis, disent les uns. Tant mieux rétorquent les autres...

ZAZ

« Zaz in Marciac », ça n'aurait rien dit aux fidèles de la marque il y a quelques décennies. Mais ce cheveu sur la langue, c'est toute la différence : armée de son big band qui comportait quelques pointures du jazz made-in-France, son engagement, son énergie et cette gouaille de mal peignée qui vous prend par le collet ont conquis les sceptiques et démasqué les porteurs de perruque. La famille du swing l'a adoptée sans sourciller !





CONCERTS À L'ASTRADA

Un festival de jazz comme Marciac est comparable à une olympiade : ce ne sont pas seulement les musiciennes et les musiciens qui doivent être à la hauteur, voire dépasser leurs performances, il faut que le public le soit aussi. Comment concilier les multiples incitations de la fête et la nécessité de marquer le pas, de se retrouver dans un lieu plus intime sans compromettre ses propres attentes ? L'Astrada remplit naturellement ce rôle depuis quelques ▶





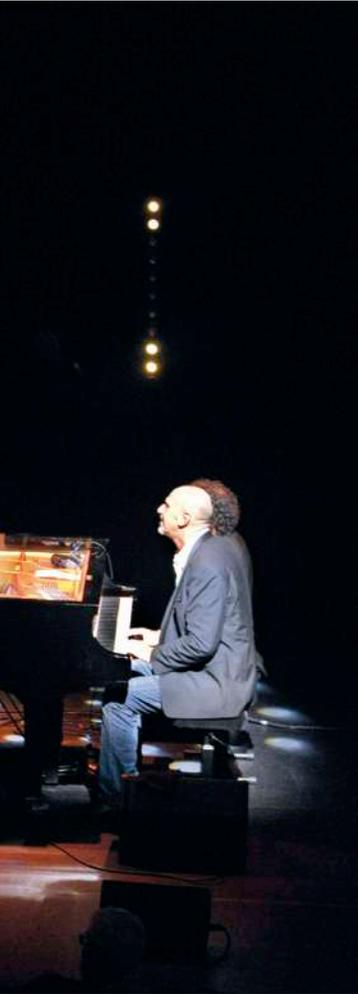
éditions, mais jamais avant ce millésime 2015 le programme proposé n'a paru aussi ambitieux dans sa différence : en effet, quel plaisir de se retrouver face à une China Moses moins pailletée qu'à l'accoutumée, distillant son élixir « soft blues » ou *new soul* avec une palette nuancée qu'on lui connaissait peu. Quelle aubaine également, d'écouter dans des conditions acoustiques optimales, le mélodisme piqué d'esprit libertaire que le trompettiste (ce soir-là bugliste) italien Enrico Rava entretient avec sa jeune avant-garde ? Ou les envies transversales ▶





Kenny Barron - Ignasi Terraza - Dado Moroni - Gerard Nieto

d'un Yaron Herman -pianiste qu'aucun autre pianiste ne devrait écouter de peur de se voir déclassé- avec son batteur Ziv Ravitz ? Au chapiteau la célébration du jazz dans la multitude, à L'Astrada l'appréciation des détails par une large minorité : le grain et les inflexions de voix du bluesman Eric Bibb jamais loin de sa guitare acoustique, le timbre, la justesse et la mise en place de la chanteuse Virginie Teychené, l'artisanat local et transgenre de Bernard Lubat, troubadour moderne de la « Gascogne attitude », les éclairs de génie d'une Leïla Martial, ▶



Shahin Novrasli



Ramon Lopez - Jochim Kühn - Majid Bekkas



Raynald Colom

toute dévolue au geste créatif, cet axe germano - ibéro - maghrébin que le pianiste Joachim Kühn alimente de ses fulgurances et de sa poésie... Tous ceux qui ont connu le silence particulier qui précède la première note de musique à L'Astrada savent qu'un pacte tacite unit ceux qui la font et ceux qui l'écoutent : ce n'est pas le bon endroit pour une déception. Plutôt l'écrin des découvertes et des déclarations d'amour. ■



Bernard Lubat



Craig Adams



LES MÉCÈNES DE JAZZ IN MARCIAC



LES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



LES ENTREPRISES PARTENAIRES



LES PARTENAIRES PROFESSIONNELS & LOGISTIQUES



LES PARTENAIRES MÉDIAS



JAZZ
in
MARCIAC
SINCE 1978